

## Premier voyage

Trouver Dieu, se retrouver soi-même. Chacun s'oublie à jouir de son passage sur Terre comme expérience quelconque à ne plus questionner, et perd ainsi le tissu profond qui pourtant relie toujours l'être à son impulsion vitale.

L'homme se cogne à deux murs infranchissables : la sensation et le verbe. Il est la synthèse de ces pôles singulièrement joints. Il métamorphose la matière donnée en ordres complexes qu'il s'exerce à lui-même, dans le sillage des ancêtres millénaires dont il est l'héritier. Chaque phrase prononcée quelque-part est une œuvre d'art qui relève de ces miracles interdits, recouverts. Chaque réflexion peut changer le plomb du sentir en or pour l'esprit, promesse fertile et contagieuse.

Les jouisseurs sont lourds de leur fuite dans l'incarnation. Seuls certains sacrifient leur plaisir au *plus-que-là*. Les voyants sont des ratés pour les académies d'aveugles ; les aveugles sont des voyants avortés de leur âme. Nul ne peut dire pourquoi il est ici, mais chacun sait qu'il formule librement son mystère. Le verbe est un ordre heureux qui sort certains mammifères du chaos ; c'est l'arme la plus subtile, la plus sûre et la plus difficile, donc la plus négligée. Le genre humain est béni mais il ne le sait guère, voilà sa tragédie.

Il faut accepter que le désordre reprendra toujours son absurde ampleur, suite aux essoufflements des créations de sens. Elles perdront la guerre qu'elles méritaient de gagner, dans leur souci de faire vivre de provisoires concordes. La vie est profondément injuste, et pourtant il est indispensable de croire au juste et de le faire advenir. Si l'homme parle et se répond sans mordre ni fuir, c'est que la justice a étendu assez son royaume pour qu'une guerre soit possible. Et cette guerre est le propre de l'homme : Bien et Mal ne sont pas de vieilles chimères à dépasser, ils sont notre réalité propre. Celui qui veut supprimer cette lutte veut anéantir l'absolu humain.

Nous sentons bien la trame sur laquelle nous nous mouvons, crucifié à cet espace chacun peut se faire submerger, ou au contraire redevenir constamment lui-même. Rien n'est plus haut qu'être soi pour un homme, mais on l'ignore : on se voit de travers et l'on s'oublie à mesure qu'on se découvre. Rien ne nécessite plus de pudeur

que l'affirmation de son état profond. Chacun doit mener sa barque au plus proche de soi, et comprendre que c'est ici qu'il rencontrera aussi ses semblables. S'affirmer sans écraser, se rendre utile sans se soumettre, aimer sans attendre : nous avons tous intérêt à retrouver notre foi.

Le monde tourne sans la conscience des hommes, qui luttent pour se soustraire à cette tâche universelle. Les communautés religieuses finissent par étouffer leur foi dans trop de rites inutiles et de crainte infantiles, loin de leur Dieu véritable. Certes, le mal est partout, dans tout, et prend forme dans l'habitude et l'agrément les plus communs. Le comprendre nous englué d'abord dans de longs tourments parsemés de révoltes. Mais on finit par s'ouvrir sur le Bien qui nous est offert. La vie déçoit puis nous émerveille à nouveau, en nous montrant le plus utile bienfait de sa dure vérité. La foi est pour les hommes qui en ont fini avec les pacotilles de leur enfance.

-

La spiritualité n'est pas un blanc linge, doux et garni d'ennui ; les jeunes filles se figurent le Christ en moralisateur impudique voulant leur bien. Dieu se fiche du pire pour les hommes : il sert la totalité et donne à l'individu l'heureux pouvoir de le comprendre.

Confinées au royaume de l'expérience, images et idées fusent dans un continuél étourdissement qu'il nous faut ralentir pour en saisir la pulpe. Le cœur vrai des hommes se découvre délicatement dans un rafraîchissant orage : la conscience frappe le monde et capte sa complexité dans un vibrant éclair, puis nous devenons doux au contact du vrai ; sans quoi images et plaisir des sens passent, dans un perpétuel horizon de mutisme aux degrés de sens avortés. Rien ne dure quand fuit le sens, si ce n'est le souvenir vague et grimaçant qu'on tentera d'appliquer sur les évènements morts, dans de brutaux échanges impossibles.

Justice est faite, les hommes se battent pour la refaire. Punition divine : le travail est le seul refuge d'avenir pour celui qui souffre. Ce qui n'est pas dit ou fait pèse infiniment plus lourd que nos actes. Seuls en nous-mêmes nous regardons le ciel dans le creux des vagues ; la jungle nous entoure encore, et les lumières ne touchent que ceux qui s'abritent loin des ombres, face aux éclats. Nous sommes des êtres à se convaincre, nous jugeons sur les mots. Ce qui est facile est bas et sans utilité ; ce qui élève est un effort du cœur servant l'esprit. L'art du monde est une belle parole à conquérir. La vie a de merveilleux domaines horizontaux, et l'amour divin se niche aussi dans des atomes ordinaires.

La rencontre d'une matière mobile et d'un immatériel mouvant produit la source de

toute expression humaine. Nous vivons sur la pente la plus raide vers les lumières ; les cieux sont plats. Sans relief, sans mystère, les surfaces planes nous ennuiant : cela est doux, mais ne ressemble à rien de vraiment vivant. La vie morbide est la vie qui nie le mort, la mort élève la vie à ce qu'elle est : elle ne s'alourdit plus de souvenirs mais cherche ce qui dure, l'éternel des choses mouvantes, précisément *ce* qui permet le souvenir.

\*\*\*

La mer est calme, les poissons tombent au fond de l'océan. Le soleil bercera bientôt d'autres contrées qui s'éveillent. Chaque palpitation des cieux étonne une vaguelette à la surface de l'eau. Les plus beaux souvenirs du jour sont encore encombrés, simplement là. Les artifices finissent par dévoiler leurs mensonges. La cause des surfaces est en bas, et grimpe vers le ciel ; le fondement du visible est invisible, obscure et lointain. Un rayon vert perce un instant l'horizon rose, et très lentement s'éteint.

H.C.